

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
                  "          "          six mois, 14 "          "  
                  "          "          un an, 25 "          "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

**L'Imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).**

Roubaix, 6 Juillet 1867.

### BULLETIN.

Un long cri d'horreur a retenti en Europe à la nouvelle de l'assassinat de l'Empereur Maximilien. Les cours prennent le deuil, les représentants de toutes les nations protestent contre un acte aussi monstrueux; à Paris, comme dans toutes les capitales, les fêtes officielles sont suspendues et tous les journaux qui nous arrivent se font l'écho de la réprobation universelle.

Seuls, les journaux démocrates français n'ont pas un mot de pitié pour la victime, pas un reproche pour ses assassins. Pour eux, Maximilien n'est pas le prince porté sur le trône mexicain par le vœu de tous les honnêtes gens et qui a voulu retirer de l'anarchie le peuple de Montezuma; ce n'est pas non plus le vaillant soldat, le héros pour qui l'histoire conservera un sentiment d'admiration. C'est un usurpateur. Juarez, c'est la démagogie qui répond par un soufflet sanglant aux efforts régénérateurs d'une nation européenne, de la France.

Entre la victime et le bourreau, ils ne sauraient hésiter.

Pourquoi faut-il que les partis aient toujours deux morales; pourquoi faut-il qu'un assassinat ne soit plus crime parce qu'il est l'œuvre d'un républicain?

Nous ne voulons pas rendre responsables de cette indigne attitude, les hommes honorables rangés dans le parti démocratique, mais nous avons une fois de plus la mesure de la bonne foi politique de certains écrivains.

Des craintes s'étaient manifestées sur le sort de M. Dano, ministre de France au Mexique. L'Agence Havas nous apprend que M. Dano, agissant conformément aux

ordres qui lui avaient été transmis, avait quitté Mexico aussitôt après la reddition de cette ville et avait fait route pour la Vera-Cruz où il était arrivé sain et sauf. M. Dano a dû s'embarquer aussitôt à bord du stationnaire français le *Phlééton*, après avoir confié la protection de nos nationaux à un pavillon étranger.

Nous avons sous les yeux l'adresse présentée à Pie IX par tous les évêques de la catholicité; ils protestent de leur attachement au Saint-Siège et de leur foi inébranlable dans les doctrines qu'il enseigne. Cette manifestation démontre que les attaques les plus violentes ne sauraient ébranler le roc qui appuie la vérité catholique.

Le Corps législatif poursuit au milieu des discussions les plus passionnées, l'examen du budget. Après M. Latour-Dumoulin, MM. de Saint-Paul, Picard, Jules Simon, Jules Favre, Lanjuinais, etc., ont tour à tour pris la parole. Les discours de M. Picard est véritablement un acte d'accusation contre le gouvernement. « Ce que j'attaque, s'est écrié le député de la gauche, ce que je dénonce, c'est le changement d'un système politique qui, sous différentes formes et sous différents hommes, se poursuit avec persévérance et avec de funestes conséquences; car j'ai dit que, suivant moi, il reposait sur une idée fautive, sur l'antagonisme de principes contraires, sur ce que la démocratie, sans liberté, sous le système actuel, était moins dirigée qu'elle n'était exploitée par ceux qui sont à sa tête. »

On comprend facilement la colère de la majorité devant un tel langage; les cris de à l'ordre se faisaient entendre de toutes parts et les apostrophes les plus véhémentes interrompaient à chaque instant l'orateur opposant. Il faut lire le compte-rendu officiel pour se faire idée de l'agitation de la Chambre.

Nous ne voulons pas analyser, encore moins commenter, les discours des députés de l'opposition, mais nous devons dire qu'au milieu d'accusations injustes ils ont fait ressortir beaucoup de vérités.

MM. Rouher et Baroche ont fait face au danger avec le talent qu'on leur connaît. Dans la séance de jeudi, M. Thiers a déclaré qu'il ajournait son discours sur le Mexique.

J. Roboux.

Au Sénat et au Corps législatif, la séance d'hier a été ouverte par des allocutions présidentielles sur l'attentat du 19 juin. « La mort de ce prince, a dit M. Troplong, a fait plus de mal à ses auteurs qu'il ne leur en eût fait par sa victoire. » M. Adolphe Barrot a demandé que l'infâme Lopez fut dégradé de la Légion-d'honneur. « Il l'est de droit, s'est écrié le maréchal Bazaine. » La séance s'est continuée par le rapport de M. le président de Royer, sur la contrainte par corps. La loi votée par le Corps législatif étant sanctionnée, sa promulgation pourra avoir lieu dans le cours de la semaine prochaine et les détenus de Clichy seront rendus immédiatement à la liberté.

Au Palais-Bourbon, M. le président Schneider a exprimé, au nom du Corps législatif, la réprobation que l'assassinat de l'Empereur Maximilien inspire à tous les honnêtes gens, sans distinction de pays et d'opinion. « C'est un outrage, a-t-il dit, pour l'honneur et la civilisation. » La Chambre a repris, après cet incident, la discussion budgétaire.

On lit dans le *Moniteur* d'hier :

« La nouvelle qui s'était répandue depuis plusieurs jours et qui avait soulevé dans tous les cœurs une profonde indignation est arrivée officiellement d'Amérique. L'empereur Maximilien a été fusillé, le 19 juin, sur l'ordre de Juarez, par les misérables entre les mains desquels il était tombé. »

« Ce malheureux prince qui avait été reconnu, il y a quatre ans, comme souverain légitime du Mexique par toutes les puissances de l'Europe, n'avait pas voulu quitter ce pays après le départ de l'armée française. Malgré les périls de l'entreprise, il avait tenu à honneur de tenter un suprême effort pour sauver ceux qui s'étaient attachés à sa personne et dévoués à sa cause. »

« Se mettant courageusement à la tête de ses partisans, il avait réuni une armée assez nombreuse. Il se trouvait à Queretaro dans une position presque inexpugnable; même en cas de revers, il pouvait

avec ses troupes se retirer par les montagnes. »

« Mais il comptait sur la trahison. Un homme du nom Lopez, qui avait su capter sa confiance, a odieusement livré l'empereur pendant son sommeil pour une somme d'argent. »

« L'assassinat de l'empereur Maximilien excitera un sentiment universel d'horreur. »

« Cet acte infâme ordonné par Juarez imprime au front des hommes qui se disent les représentants de la république mexicaine une flétrissure qui ne s'effacera pas; la réprobation de toutes les nations civilisées sera le premier châtiement d'un gouvernement qui a à sa tête un pareil chef. »

« S. M. I. le Sultan, en apprenant la fin tragique de l'Empereur Maximilien, a prié l'Empereur de contremander les fêtes qui avaient été préparées en son honneur. »

« L'Empereur, par suite de la mort de S. M. l'empereur Maximilien, a pris le deuil pour trente jours. »

« Les quinze premiers jours seront portés en deuil ordinaire et les quinze autres en petit deuil. »

### REVUE DES JOURNAUX.

La triste nouvelle qui nous est arrivée du Mexique est naturellement à l'ordre du jour dans la presse. Nous lisons dans le *Constitutionnel* :

« Nous avons voulu douter jusqu'au dernier moment, mais les dépêches qui nous arrivent ce soir ne nous laissent plus aucune espérance : le crime a été commis. L'Empereur Maximilien a été mis à mort, noble victime d'une odieuse vengeance. »

« Commencé par la trahison, le drame finit par l'assassinat. Juarez et ses complices n'ont plus droit au titre d'hommes politiques, ce ne sont plus que de vils scélérats. »

« Depuis trois jours et avant que fut confirmée la nouvelle de l'horrible attentat, tous les cœurs honnêtes sans distinction de parti, étaient douloureusement émus; demain, un cri d'indignation retentira d'un bout du monde à l'autre contre les misérables qui viennent de déshonorer leur pays, de lui imprimer au front une tache ineffaçable, et de le mettre au banc de la civilisation. »

L'*Avenir national* ne partage pas cette indignation :

« Ce que nous ne comprenons pas, dit-

il, c'est que des journaux sérieux osent dire que la république est à jamais déshonorée par l'exécution de Maximilien. »

« Nous prions ces journaux, la *France* et l'*Union* notamment, de vouloir bien nous dire : si le bonapartisme est à jamais déshonoré par la mort du duc d'Enghien, fusillé, la nuit, dans les fossés de Vincennes, et si les Bourbons sont à jamais déshonorés par la mort de Murat, fusillé à Pizzo, comme un aventurier et un mal-faiteur. »

La *France* répond en ces termes énergiques :

« L'*Avenir national* veut-il justifier l'assassinat de Queretaro lorsqu'il cite les actes de vengeance politique qui, à d'autres époques, ont souillé les annales de l'histoire et affligé l'humanité? Le duc d'Enghien, fusillé à Vincennes; Murat, fusillé à Pizzo; Charles I<sup>er</sup> décapité; Louis XVI guillotiné, est-ce que tous ces souvenirs sanglants peuvent servir d'excuse au assassinat de Maximilien? L'*Avenir national* croit nous embarrasser en nous rappelant ces dates funèbres; il se trompe. »

« Nous réprovoons avec une indignation égale toutes les œuvres de fanatisme et de sang. A ceux qui disent que la raison d'Etat, comme la gloire, efface tout, nous répondons avec la voix éloquente du poète : « Tout, excepté le crime. » Nous n'avons pas plus d'indulgence pour les fautes de la royauté que pour celles de la révolution. Tout ceux qui les commettent de quelque prétexte qu'ils les couvrent, en sont responsables devant la conscience publique, devant la postérité, devant Dieu. »

« Mais que serait donc la civilisation, que serait le progrès, que serait la justice, s'ils n'inspiraient pas à notre raison et à notre cœur la noble énergie de protester contre toutes les passions sanglantes et de tirer des sinistres leçons du passé la loi morale du présent et la lumière de l'avenir? — J. Cochen. »

De son côté le *Monde* s'exprime ainsi : « L'intérêt direct de Juarez n'était pas de soulever tous les souverains de l'Europe contre lui. A-t-il cédé à un mot d'ordre en leur jetant ce défi? Ce mystère se découvrira un jour. L'abdication de Maximilien déléguait Juarez de toute crainte. La force de l'Empire résidait dans l'armée française, et non pas dans le nom de Maximilien. Et si, par précaution, un homme avait été envoyé là secrètement avec tous pouvoirs pour traiter, le jugement de l'Empereur aurait pu être ajourné et le Prince rendu à la liberté après une captivité plus ou moins longue. C'est ainsi

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 7 JUILLET 1867.

— 7 —

## L'ANGE DES FRONTIÈRES

— IV —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 5 juillet).

Comme le village où nos voyageurs abordèrent sera le théâtre de plusieurs des incidents qui se succéderont dans notre histoire, nous allons en donner une description succincte pour arriver de suite au récit des événements qui suivront.

La colonie se composait d'environ vingt cabanes, et contenait une certaine d'habitations; un petit fort en bois était élevé à l'extrémité inférieure du village pour servir de refuge en cas d'alerte, mais le gouverneur avait ordonné qu'on en construisît un plus grand, qui devait être occupé en permanence par les hommes

les plus habitués au maniement des armes et les plus exercés à la guerre des frontières. Ce fort était bâti en avant de la colonie, de façon à pouvoir la défendre de l'approche de l'ennemi. Bien établi au fond d'une clairière, protégé d'un côté par un marais impénétrable et de l'autre par l'Ohio, cet établissement était divisé en deux étages; son rez-de-chaussée, d'environ trente mètres d'étendue, était surplombé de tous côtés par l'étage supérieur ayant une surface de trente-trois mètres, de façon à donner, en cas d'attaque sérieuse, plus de facilité aux défenseurs de la place, et à garantir les portes et les fenêtres. On avait même eu la précaution de creuser un puits dans un coin, afin que la garnison ne pût être réduite par la soif si le siège venait à se prolonger. Le toit était si escarpé qu'aucun projectile ne pouvait s'y loger ni aucun sauvage s'y maintenir; les murailles étaient construites d'énormes poutres de bois vert d'environ cinquante à soixante centimètres d'équarrissage, jointes en queue d'hirondelle, dont les intervalles étaient garnis avec du mortier. Les portes, les fenêtres et les volets, en bois de chêne, étaient fortifiés par de solides barres de bois à l'intérieur. Enfin, l'étage supérieur était percé de nombreuses meurtrières, à travers lesquelles on pouvait saluer les assaillants d'un feu bien nourri.

Les palissades qui entouraient ce fort étaient formées de troncs d'arbres d'un pied de diamètre et de quinze pieds d'élévation, enfoncés en terre de quatre pieds, reliés en dedans et étauçonnés par de fortes charpentes. Les palissades étant parfaitement jointes et lisses à l'extérieur, il était impossible de les franchir sans être muni d'échelles.

Au-dessus du fort s'élevait un petit bastion où les rayures et les étoiles du drapeau américain flottaient au vent. Au second étage, était placé un canon sur pivot faisant face à la forêt, près duquel une sentinelle se tenait en permanence, l'œil toujours au guet, de façon à pouvoir immédiatement donner l'alarme, de quelque point que se présentât le danger.

Ce fort avait une grande réputation dans la contrée; il était occupé par le gouverneur de la colonie, qui y commandait une garnison suffisante pour donner pleine sécurité aux établissements d'alentour. Il était fréquemment visité par un grand nombre de chasseurs et de coureurs des bois, formant une sorte de compagnie franche dans laquelle Dick Dingle s'était incorporé.

Le gouverneur savait fort bien qu'il était à peu près impossible de songer à discipliner de semblables auxiliaires; aussi leur laissait-il liberté pleine et entière dans toutes leurs allures, convaincu

qu'il pourrait compter sur eux aux jours du danger. D'ailleurs, ce commandant, ainsi que les autres chefs de ces sortes de zouaves des frontières, étaient presque tous eux-mêmes d'anciens coureurs des bois, rompus à tous les hasards de la gnerre, ou plutôt de la chasse aux Indiens.

La mission de notre ami Dingle consistait à parcourir les environs, et à surveiller constamment les mouvements des Peaux-Rouges. Aussi souvent que possible, il devait revenir au fort faire part au commandant de l'objet de ses observations. A cette époque, plusieurs autres chasseurs étaient employés à ce service dans d'autres parages, et les noms de quelques-uns d'entre eux ont été conservés par l'histoire. Les plus célèbres étaient Mac Arthur, White, Mac Cleland, Davis et surtout les frères Whetzel, ils venaient chacun à leur tour au fort, mais jamais en nombre, restaient quelques jours avec leurs camarades pour prendre un peu de repos et faire bombance, puis recommençaient leurs excursions.

Après avoir retrouvé Richard Dingle, Pétersson s'était enrôlé à son tour dans la compagnie. Nos deux amis avaient déjà fait quelques excursions quand Abbot et ses compagnons arrivèrent à la colonie, et ils venaient justement de rentrer d'un voyage dans le haut de la vallée de la Sciota, où ils avaient exploré une bour-

gade de Shawnees. Les colons du pays firent le meilleur accueil à leurs nouveaux concitoyens : ils mirent à leur disposition plusieurs cabanes qu'ils avaient construites en toute hâte à leur intention. Aussi, dès le soir même, Abbot, sa femme, et Mansfield avaient-ils pu s'installer confortablement dans leur domicile, et, jaloux de se montrer reconnaissants, dès le lendemain, ils se mirent à la disposition des colons pour couper du bois, travailler à la terre, enfin vaquer à tous les travaux qui pouvaient leur être utiles.

Abbot n'avait pas encore vu Petersson; mais il avait appris qu'il était dans la colonie : dès le soir même, il l'avait envoyé quérir. Ce dernier, dont nous connaissons le bon cœur et la sensibilité, s'était tenu à l'écart, redoutant pour le pauvre père le chagrin que sa vue allait renouveler. Mais, en présence du désir manifesté par Abbot, il ne put résister davantage : il se rendit immédiatement auprès de lui.

L'entrevue ne pouvait être que triste, de part et d'autre : la contrainte et l'hésitation se lisaient sur le visage du chasseur. Comme pour éviter une commotion douloureuse, la conversation roula sur des sujets usuels, évitant par sa banalité les points épineux qui devaient les ramener aux préoccupations douloureuses dont leur esprit était rempli.

Après une demi-heure environ d'un en-